

**MOUGEL (Nadège), Zwangsarbeiter aus den Vogesen in Pforzheim (1944-1945). Les travailleurs forcés des Vosges à Pforzheim (1944-1945)**

Verlag Regionalkultur, « Material der Stadtgeschichte » 24, 2012, 107 p.

**Robert Steegmann**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1820>

DOI : [10.4000/alsace.1820](https://doi.org/10.4000/alsace.1820)

ISSN : 2260-2941

**Éditeur**

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 octobre 2013

Pagination : 465-467

ISSN : 0181-0448

**Référence électronique**

Robert Steegmann, « MOUGEL (Nadège), Zwangsarbeiter aus den Vogesen in Pforzheim (1944-1945). Les travailleurs forcés des Vosges à Pforzheim (1944-1945) », *Revue d'Alsace* [En ligne], 139 | 2013, mis en ligne le 01 octobre 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1820> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.1820>

---

Tous droits réservés

que, comme l'écrit son biographe, « la vocation militaire du jeune Koenig s'éveille très tôt. À l'âge de huit ans seulement, son père lui demande ce qu'il veut faire plus tard. Il répond sans hésiter : "Je serai général." Il se passionne pour l'histoire militaire, lisant des journées entières des ouvrages qui racontent l'épopée guerrière de la France. Il témoigne un vif intérêt aux récits des grandes batailles, dont celles de la période napoléonienne ». En août 1914, alors qu'il n'a pas seize ans, Koenig parle de rejoindre l'armée, mais son père lui demande de « passer son bachot d'abord ». Finalement, engagé volontaire le 17 avril 1917 au 36<sup>e</sup> d'infanterie à Caen, Koenig part sur ces bonnes paroles de sa mère, une Jurassienne : « J'aimerais mieux te voir mort que vaincu ! », ce qui en dit long sur l'atmosphère d'exaltation qui règne dans cette famille des marches de l'Est comme dans tant d'autres ; il termine la Grande Guerre comme sous-lieutenant. L'Histoire a retenu son nom comme celui du vainqueur de Bir Hakeim en mai-juin 1942, premier grand fait d'armes de la France libre ; puis comme commandant des FFI (Forces françaises de l'Intérieur) et gouverneur militaire de Paris en 1944. Mais, mêlant sources d'archives, témoignages et apports de la bibliographie, Dominique Lormier nous dresse ici un portrait beaucoup plus complet du personnage : chasseur à pied, légionnaire dans l'entre-deux-guerres ; pièce importante du dispositif franco-britannico-polonais qui permet la victoire – inexploitable en raison de la situation sur le front de France – de Narvik, en Norvège, en juin 1940 ; puis commandant de la zone d'occupation française en Allemagne en 1945, académicien, député (d'abord gaulliste, puis apparenté MRP - démocrate-chrétien) du Bas-Rhin, ministre de la Défense nationale de Mendès-France. La carrière de Koenig, particulièrement brillante, est retracée ici de manière fluide, la rigueur de la démarche scientifique – même si l'empathie de l'auteur pour « son » maréchal est visible – ne faisant pas obstacle à la lecture. Cette carrière est emblématique de celle de milliers d'optants, enfants de ces Alsaciens et Lorrains annexés, qui ont choisi après 1871 d'émigrer en France.

Jean-Noël Grandhomme

MOUGEL (Nadège), *Zwangsarbeiter aus den Vogesen in Pforzheim (1944-1945). Les travailleurs forcés des Vosges à Pforzheim (1944-1945)*, Verlag Regionalkultur, « Material der Stadtgeschichte » 24, 2012, 107 p.

Située outre-Vosges, en zone occupée devenue interdite dès 1940 par sa proximité avec une Allemagne jouxtant les Vosges, La Bresse voit son sort basculer à la suite du 6 juin 1944. D'un événement qui devait être heureux, les mois qui suivent font une tragédie en deux temps.

En effet, le débarquement, suivi de la lente marche des Alliés vers l'Est, amène les occupants à transformer le versant ouest des Vosges en une ligne fortifiée (le *Schutzwall West*) destinée, dès septembre 1944, à fixer

l'avancée alliée par la construction d'une ligne de tranchées. Les travaux sont effectués par une politique de travaux forcés par la population civile renforcée au départ par les *Hitlerjugend* venus d'Alsace et du pays de Bade et envoyés par le Gauleiter Wagner. En même temps, la population locale est soumise à la Gestapo renforcée sur place par le repli des hommes venus de l'Ouest de la France. C'est dans ce climat devenu de plus en plus pesant qu'est également lancée la lutte contre les maquis. Celui de la Piquante Pierre est liquidé moyennant 51 victimes.

L'intervention personnelle de Himmler amène à la décision de mettre en œuvre une politique de terre brûlée, précédée par l'ordre de rafler de manière systématique tous les hommes de 15 à 65 ans sur une ligne de 250 km le long du versant vosgien afin de les amener travailler en Allemagne. Ce qui est alors présenté comme une mesure de précaution n'est en réalité qu'une mesure de force destinée à éviter tout contact avec d'éventuels maquis et avec les Alliés. 4 746 Vosgiens sont transférés dont 483 Bressauds qui, après une marche dans la neige vers Wessering, parviennent par train à Pforzheim.

Ce mouvement accompagne le repli général de l'ensemble de la rive gauche du Rhin vers la rive droite, qui est appelée à devenir le bastion renforcé d'une Allemagne qui croit encore possible un renversement de la guerre. Le même mouvement est observé par les transferts massifs des détenus du KL-Natzweiler et des détenus de Schirmeck. La guerre, grande dévoreuse d'hommes, pousse à la nécessité de conserver sur le sol national une force de travail capable de nourrir le front en matériel. La vallée du Neckar voit une masse humaine arriver de l'Ouest et de l'Est, que les nazis installent, selon les cas, dans des kommandos du système concentrationnaire encore en extension, mais également dans ceux de Schirmeck ainsi que dans des camps de travailleurs forcés.

Nous y retrouvons les Bressauds à Pforzheim, dans deux camps situés de part et d'autre de la ville, employés à des travaux dans les champs, dans des ateliers, à l'usine ou à des travaux d'urgence de déblaiement. Ils rejoignent alors la grande mais terrible histoire des derniers mois de la guerre, qui a été récemment étudiée avec force par Ian Kershaw (*La fin*, Paris, Le Seuil, 2012). La perte de la guerre, qu'on ne pouvait (1942) ni ne voulait concevoir (1943-44), se rapproche. Les Soviétiques franchissent la Vistule, les Alliés les Vosges et quotidiennement le pays est soumis aux bombardements alliés. Un plan de vaste envergure est dressé en décembre 1944 par la RAF, qui cible des objectifs vus comme majeurs (Hambourg, Dresde) et d'autres qui ne le sont pas moins, dont Pforzheim. Le 23 février 1945, les bombes au phosphore transforment en vingt-deux minutes la « porte de la Forêt-Noire » en un vaste tombeau pour 17 600 personnes. C'est là le plus important bombardement opéré sur toute l'Allemagne par son nombre relatif de victimes, lequel s'élève à 27 % de la population,

soit davantage qu'à Dresde et qu'à Hambourg. 23 Bressauds y perdent la vie, le reste est affecté au déblaiement alors que d'autres, plus chanceux parviennent à fuir ou à se cacher. La grande Histoire a ainsi rattrapé les habitants du petit village de La Bresse.

Rapatriés en avril 1945, leur histoire ne s'arrête pas là et c'est tout le mérite de Nadine Mougel d'aller au-delà. Commence la difficile marche vers la reconnaissance de leur statut de « Patriote Transféré en Allemagne », mais surtout la volonté de transmettre la mémoire en France comme en Allemagne grâce à une politique de rencontres réciproques entre les deux communes de La Bresse et de Pforzheim. La grande Histoire de la réconciliation franco-allemande trouve également son écho dans le cadre de La Bresse.

C'est donc tout naturellement que cet ouvrage est publié en deux langues, par un éditeur allemand, par une auteure très engagée dans le processus de la réconciliation. Un ouvrage utile qui fait revivre, à une échelle locale, l'Histoire générale de cette dernière année de guerre qui fut terrible et que les historiens commencent seulement à approcher avec justesse. Un ouvrage utile par son sujet, par son édition bilingue, mais surtout par la place qu'il laisse aux hommes ordinaires placés dans la tourmente générale. Les listes fournies sont précieuses. Il ne reste cependant que deux regrets à formuler. Une carte aurait été bienvenue pour aider à suivre les parcours de ces hommes. Le deuxième regret concerne la distinction qui aurait pu être plus nette entre le monde des travailleurs forcés et celui des concentrationnaires. Le lien est évité tout au long du texte, mais il surgit à la fin par une allusion qui aurait pu être évitée ou plus nettement tranchée. Ce sont en effet deux mondes totalement différents. Cela n'enlève en rien aux qualités de cet ouvrage précis qui sera fort précieux à tous ceux qui veulent mieux connaître ce passé si proche mais déjà souvent bien oublié.

Robert Steegmann

MULLER (André), *Chez Fritz et Ivan. Incorporé de force dans la Wehrmacht et prisonnier de l'Armée rouge*, La Nuée Bleue, 2012, 767 p.

« Il y a une différence entre l'œuvre d'un historien et un livre écrit par un survivant, témoin de certains événements des années 1940 à 1945 » (p. 134). L'auteur fait bien la distinction entre les deux démarches et s'inscrit résolument dans la seconde en racontant son vécu avec les accents douloureux du patriotisme humilié, de la jeunesse mutilée et de l'humanité bafouée. Il n'en demeure pas moins qu'écrivant plus d'un demi-siècle après les événements (l'ouvrage est la réédition de trois volumes composés en 2000 pour un cercle d'amis et connaissances), André Muller mobilise l'histoire au service de la mémoire. Ce Mulhousien de la classe 1924, incorporé dans le RAD en octobre 1942, dans la Wehrmacht en janvier 1943, déserteur en Biélorussie en juillet 1944 et prisonnier soviétique au